

Identité culturelle et apprentissage d'une langue étrangère au Japon.

La langue incarne essentiellement les valeurs et les significations d'une culture. M. Byram, (1992, p. 64), souligne : *"Pour l'individu, voire pour des groupes, des régions, des nations entières, la langue sert à marquer l'identité culturelle tout comme d'autres marqueurs culturels tels que l'habillement, le logement ou les institutions sociales."*

Cela est facilement observable en France, en écoutant les revendications des militants bretons, basques ou corses ou en Algérie avec les revendications des habitants des différentes régions. Ces peuples veulent pouvoir étudier et utiliser quotidiennement leur langue, reflet de la culture à laquelle ils sont attachés. Cette identification est encore plus poussée au Japon puisque la maîtrise de la langue japonaise par un non japonais est souvent vécue par les habitants comme une atteinte à leur identité culturelle. Pourtant de plus en plus de Japonais voyagent à l'étranger et les responsables politiques et économiques japonais ont intégré les grandes organisations internationales de la planète. Mais les Japonais ont-ils acquis pour autant un esprit international, autrement dit sont-ils prêts et préparés à communiquer facilement avec des gens de culture différente ? Dans ce colloque intitulé, langues et modernité, nous allons nous interroger sur la place des langues étrangères au Japon et sur la relation de ce peuple avec sa propre langue.

La langue japonaise est un des puissants facteurs identitaires, qui associée à l'histoire, aux valeurs développées par la culture nipponne, ont conduit les Japonais à développer un fort sentiment d'unicité et de cohésion sociale et nationale. Elle est un facteur d'unification particulièrement fort puisque le Japon est le seul pays au monde où cette langue est parlée à l'exception des pays où sont installées de fortes colonies

japonaises tels que le Pérou ou le Brésil. En fait, langue et identité culturelle sont si fortement imbriquées au Japon qu'on peut observer deux phénomènes spécifiques à cette culture : d'une part, les Japonais n'apprécient guère qu'un étranger s'approprie leur langue, d'autre part, ils adoptent fréquemment une attitude de méfiance à l'égard de leurs compatriotes maîtrisant une langue étrangère.

Mais tout d'abord, je voudrais vous présenter cette langue qualifiée, parfois, du fait de sa complexité, de « langue du diable ».

Les Japonais ont considéré très longtemps que leur langue était unique. En fait, il est très difficile de prouver son apparentement à une quelconque langue de cette région du monde. D'un point de vue phonétique, le japonais est très proche des langues austronésiennes de Polynésie, des Philippines etc. Du point de vue syntaxique, morphologique, il est très proche des langues altaïques (Pons, 1988, p.119), à savoir le coréen, le mongol et le turc. Mais pour prouver l'apparentement d'une langue, il faut fournir un corps de règles de correspondances phonétiques qui fonctionnent totalement et ce n'est pas le cas. Le seul apparentement reconnu est celui avec la langue de l'archipel des Riukyus, d'Okinawa, au sud du Japon.

Jusqu'au VI^e siècle de notre ère, la langue japonaise ne connaissait aucun système d'écriture. Elle emprunta alors celui des Chinois : les idéogrammes appelés en japonais kanji. Le chinois qui est une langue monosyllabique à tons était difficilement adaptable à une langue polysyllabique agglutinante ne comportant aucun ton. De plus, les emprunts de vocabulaire se sont faits à diverses époques et provenaient de parlers de la Chine du Nord ou du Sud (très différents), il s'ensuivit qu'un caractère chinois eut plusieurs lectures au Japon. La première lecture est appelée *on*, ce caractère signifiant : son (à savoir, le son chinois d'origine). Elle correspond aux approximations japonaises du son de la syllabe d'origine chinoise.

On l'appelle souvent prononciation "sino-japonaise". La deuxième catégorie est appelée lecture *kun*, *kun* étant écrit avec un caractère qui signifiait initialement "interpréter le sens" (le sens du caractère exprimé par le mot japonais).

Exemple : la montagne se prononce *yama* en lecture *kun* et *san* en lecture *on*.

Les idéogrammes ne sont pas des signes phonétiques, si bien que le lecteur japonais peut avoir directement accès au sens sans avoir besoin de passer par le son. La puissance et la richesse d'évocation des idéogrammes sont souvent (mais pas toujours) étonnantes et n'ont pas d'équivalent en français. Le graphisme d'un idéogramme exprime soit le sens concret de l'objet, soit l'idée abstraite qu'il symbolise.

Pendant neuf ans, les jeunes Japonais vont étudier un nombre de caractères imposés, de l'ordre de 250 par an. C'est seulement à partir de l'âge de 15 ans qu'ils seront capables de lire un journal avec la connaissance des 1945 idéogrammes de base, imposés par les autorités publiques, en 1981. Toutefois, un homme cultivé doit en connaître davantage et les dictionnaires japonais comportent de 10 000 à 11 000 *kanji*.

L'écriture japonaise est l'une des plus compliquées du monde car elle combine à l'usage de plusieurs milliers d'idéogrammes celui de deux syllabaires les *kana*, créés au IX^{ième} siècle. Les *Kana* sont dérivés d'une simplification des caractères chinois et représentent chacun une syllabe (d'où l'appellation de syllabaire au lieu d'alphabet). Ils constituent un système de notation phonétique.

Le syllabaire *Hiragana*, permet d'écrire phonétiquement les mots d'origine japonaise, les termes grammaticaux et le syllabaire *Katakana*, les mots d'origine étrangère. Très souvent s'ajoutent à ces trois écritures, les lettres romanes, le *romaji*, que tout élève est obligé d'apprendre à lire et à écrire.

Outre la difficulté que représentent d'un côté la calligraphie, et de l'autre la mémorisation des caractères et des syllabaires, la difficulté principale dans l'apprentissage du japonais est de nature socioculturelle plutôt que linguistique. Les subtilités de la politesse à la japonaise exigent que le langage varie selon le locuteur et l'auditeur : un acte de parole peut se réaliser au moins de dix façons différentes.

Cela reflète les valeurs confucianistes (respect de la hiérarchie, harmonie dans le groupe) qui marquent profondément les comportements communicatifs au Japon et qui

impliquent de respecter dans tout échange le *Keigo*. c'est-à-dire le code de courtoisie.

Paradoxalement, si la difficulté de la langue japonaise constitue une barrière à la connaissance du Japon, beaucoup de Japonais apprécient ce fait puisqu'il permet de maintenir les étrangers à une certaine distance. On remarque que la maîtrise de la langue japonaise par un étranger est souvent vécue par les Japonais comme une atteinte à leur intimité, à leur identité culturelle. C'était un peu comme si on leur volait quelque chose. Beaucoup de Japonais ont, plus ou moins consciemment, un sentiment de "propriété exclusive" par rapport à leur langue.

Cette attitude peut déboucher sur des situations cocasses : vous demandez l'heure à un Japonais, en japonais, dans la rue, il va vous répondre neuf fois sur dix en anglais. Le fait de parler très correctement leur langue peut même provoquer un blocage dans la communication. Il n'est pas rare de rencontrer, à la banque ou dans une administration, des personnes qui refusent de parler avec vous en japonais et qui parallèlement et bizarrement s'excusent maladroitement en anglais de ne pas pouvoir communiquer avec vous dans cette langue. Vous avez beau insister pour que la communication se fasse en japonais, le blocage persiste, la seule solution est alors de changer, si possible, d'interlocuteur.

Cette manière de vous répondre sans cesse en anglais vous rappelle que vous êtes le *gaijin* (l'étranger, littéralement: l'homme extérieur). Ni le temps passé dans le pays, ni l'amour et le respect que vous éprouvez pour leur culture, ni les efforts surhumains que vous déployez pour vous intégrer n'y changeront rien. Quelle que soit la qualité des relations établies, les Japonais n'oublient pas que vous êtes étranger.

Par ailleurs, les Japonais vivent une situation "d'homogénéité linguistique" rare dans le monde. L'immigration y est très faible, le tourisme peu développé, les Japonais ont ainsi peu l'occasion de pratiquer d'autres langues. Si, on peut entendre parler l'anglais à la radio ou à la télévision, la confrontation à une langue étrangère, voire à une personne étrangère reste rare même si le nombre d'étrangers sur le territoire s'est accru ces dix dernières années. En outre, le Japon est relativement isolé du fait de sa situation insulaire, tout ceci

crée peu de motivations pour l'apprentissage d'une langue étrangère.

De plus, historiquement, on ne valorise pas l'apprentissage d'une langue étrangère au Japon, on attend d'une personne qu'elle reste profondément japonaise. Si elle parle trop bien une langue étrangère, cela peut provoquer de la méfiance dans son entourage, on ne la considère plus vraiment comme japonaise.

Or, dans ce pays, cette accusation est particulièrement grave car si des Japonais considèrent qu'un de leurs compatriotes a grandement perdu son identité d'origine, en possédant une langue étrangère, ils vont le maintenir à l'écart du groupe. C'est ce qui arrive très souvent, à leur retour, aux jeunes Japonais ayant suivi leurs parents à l'étranger et ayant acquis une bonne connaissance d'une langue et d'une culture étrangères. Ils peuvent se retrouver, au Japon, isolés dans leur établissement scolaire ou victimes de vexations ou de brimades.

Mr Myamoto Masao dans son livre (2001, P.176-177) rapporte les faits suivants : le grand problème des enfants qui rentrent de l'étranger est de camoufler l'accent appris sur place et ils doivent faire en sorte de prononcer l'anglais à la japonaise. S'ils parlent comme quand ils étaient à Londres ou à New-York, leurs camarades les agressent par toutes sortes de brimades. Les professeurs sont les premiers à s'en prendre aux enfants qui parlent trop bien l'anglais.

Ce phénomène appelé *ijimé* (brimades) illustre parfaitement ce proverbe trop tristement célèbre : « Au Japon, on tape sur le clou qui dépassé ». Il faut forcer l'individu à se conformer au moule du groupe ambiant. Ce type d'attitudes démontre à quel point le Japon est encore loin d'adopter les normes internationales en matière de communication malgré la volonté d'internationalisation prônée aujourd'hui par le Ministère de l'Education japonais.

Cette crainte plus ou moins consciente de perdre leur identité et d'être rejetés par leurs pairs, peut avoir pour des Japonais des incidences sur leur manière d'aborder l'apprentissage d'une langue étrangère. Ceci est probablement une des causes justifiant les résultats présentés par Mr Inoguchi Takashi, Professeur à l'Université de Tôkyô dans un article intitulé : « L'échec de l'enseignement de l'anglais au Japon. »

(2000, p.8-12) : « L'organisation américaine à but non lucratif : Education Testing Service, qui met au point et qui fait passer le test d'évaluation des connaissances en anglais : le TOEFL, publie les résultats moyens par pays. La consternante vérité est que le Japon arrive au cent quatre-vingtième rang des 189 pays que comptent les Nations-unies. Ce qui suggère que c'est l'un des pays où l'on comprend le moins bien l'anglais. »

Mr Inogushi s'interroge alors sur la conduite à tenir face à ce regrettable constat et il exprime clairement la nécessité pour le Japon, de se débarrasser de certaines façons de penser profondément enracinées dans la société : « Il y a tout d'abord le modèle Nagasaki Dejima, employé dans les relations avec le monde extérieur. Pendant la majeure partie de l'époque d'Edo (1603-1868), le contact avec l'Occident passait exclusivement par l'île de Dejima dans le port de Nagasaki, où les Hollandais étaient autorisés à maintenir un comptoir.

Un petit nombre de gens étaient formés pour gérer les relations avec les « barbares » de l'Ouest, sans que personne d'autre ne s'en mêle. Aujourd'hui encore, dans les administrations comme dans les entreprises, il y a des employés spécialisés dans ce genre de travail. Entre autres conséquences, le syndrome Dejima a celle de reléguer en bas de l'échelle sociale les gens qui atteignent une bonne maîtrise d'une langue étrangère. [] Leur statut comme leurs revenus sont assez médiocres. En revanche, on ne demande pas aux fonctionnaires de haut rang de savoir manier les langues étrangères. »

Cette attitude est à mettre en relation avec les problèmes d'identité culturelle évoqués précédemment. Mr Inoguchi souligne aussi la responsabilité du système éducatif face aux mauvais résultats de l'apprentissage de l'anglais.

C'est, en effet, seulement à douze ans que les Japonais commencent à apprendre la première langue étrangère au collège. Il n'est pas question de mettre en place un enseignement précoce dès le primaire. La raison principale en est l'extrême complexité de l'apprentissage de la langue maternelle, comme nous l'avons décrit précédemment. Un ami japonais disait même avoir étudié l'anglais, dans les années soixante-dix, retranscrit à l'aide des syllabaires japonais, ce qui signifie que la prononciation de beaucoup de mots était totalement déformée.

L'enseignement de l'anglais dans le secondaire est limité le plus souvent au couple grammaire-traduction : il ne donne pas de compétence communicative. Tout le système éducatif est basé sur l'accumulation des connaissances, et toutes les évaluations se font sous forme de Q.C.M. (questionnaire à choix multiples). L'expression personnelle de l'élève n'est jamais sollicitée ni à l'écrit, ni à l'oral. Comme la préparation aux concours d'entrée à l'université mobilise toute l'énergie de l'élève pendant les trois années de lycée et qu'elle n'inclut aucune évaluation orale, l'apprentissage de la communication en langue étrangère apparaît comme un objectif secondaire, autant pour l'enseignant que pour l'apprenant. De plus, les cours de langue ont souvent lieu dans des classes accueillant quarante élèves, ce qui ne favorise pas la prise de parole.

En outre, malgré le discours tenu sur "l'internationalisation", la réforme universitaire mise en place en 1993 limite l'obligation à une seule langue étrangère à l'université. Les autres langues deviennent optionnelles. La première langue étrangère est l'anglais, langue véhiculaire du monde d'aujourd'hui, la seconde actuellement est le chinois. Cette réforme a eu des répercussions très négatives sur les effectifs des autres sections de langues étrangères et particulièrement sur l'enseignement du français, langue étrangère. C'est pourquoi beaucoup de jeunes et d'étudiants préfèrent essayer d'acquérir une compétence de communication dans les nombreuses écoles privées de langues, installées dans toutes les villes japonaises.

Cependant, Mr Inoguchii se félicite d'un point dans le système japonais, grâce à un changement de politique du ministère de l'Education depuis une dizaine d'années : *« la moitié des unités d'enseignement requises pour l'obtention d'un diplôme de fins d'études de l'enseignement supérieur peuvent être désormais être remplacées par des unités obtenues à l'étranger, si bien qu'un étudiant a le loisir d'aller étudier un an ou deux dans un pays de langue anglaise plutôt que de suivre des cours d'anglais inefficaces offerts par les universités japonaises. »* Cette politique porte ses fruits car de plus en plus de Japonais partent valider leurs études à l'étranger. Particulièrement les jeunes filles qui y voient, là, l'opportunité

d'acquérir une langue étrangère qui leur permettra d'intégrer au retour une entreprise étrangère. Celle-ci propose de meilleures situations aux femmes japonaises que les entreprises du territoire qui offrent encore trop peu de postes à responsabilités à leurs compatriotes.

En conclusion, les échanges interuniversitaires se développent entre le Japon et des partenaires de tous les continents. Le nombre de jeunes entre 20 et 30 ans qui partent étudier et travailler à l'étranger est en forte augmentation. Selon le bulletin de l'A.D.P.F. (Association pour la diffusion de la pensée française), édition 98-99 : les étudiants japonais sont la troisième nationalité représentée dans l'Hexagone dans les cours d'apprentissage du F.L.E. derrière les Américains et les Allemands. De plus en plus d'universités ont le souci d'améliorer la qualité de leur enseignement des langues étrangères en recrutant des professeurs originaires du pays dont ils enseignent la langue. Des associations japonaises de professeurs de langue militent aussi activement pour une pédagogie plus communicative au sein des établissements.

Toutes ces évolutions que je qualifierai dans le cadre de notre colloque, d'avancées vers la modernité, laissent espérer pour l'avenir de nouvelles attitudes d'ouverture sur les autres cultures et un autre regard des jeunes Japonais sur l'apprentissage d'une langue étrangère. Le Japon a largement prouvé sa capacité à gagner la bataille de la modernisation à travers son industrie et son économie, il lui reste maintenant à gagner celle de la modernité, tout au moins dans le domaine de l'apprentissage des langues étrangères.

Bibliographie :

- BYRAM Michaël. (1992), *Culture et éducation en langue étrangère*. Paris, Crédif/Hatier.
- INOUCHI T. (2000). L'échec de l'enseignement de l'anglais au Japon in *Cahiers du Japon*, printemps 2000, pp.8-12.
- MIYAMOTO Masao (1994, 2001) *Japon, société camisole de force*. Picquier poche.
- KUWAE Kunio. (1993). *Cours pratiques de Japonais, Vol. 1*. Paris, Akébonothèque.
- PONS Philippe. (1988). *Japon*. Tours, Point Planète Seuil.
- SOURISSEAU Jocelyne (2003). *Bonjour/Konichiwa (Pour une meilleure communication entre Japonais et Français)*. L'Harmattan.